

PIERRE BERGOUNIOUX

FACE-À-FACE
QU'EST-CE QU'ÊTRE

propos recueillis par Victor Pouchet / photo Thomas Laisné pour transfuge

Tous deux sont écrivains. Yves Pagès est né en 1963. Il est de la génération qui a grandi en lisant Gilles Deleuze, les situationnistes et les autonomes italiens. Pierre Bergounioux, né en 1949, était engagé en mai 1968 sur les barricades, avant de rejoindre le Parti communiste, qu'il quittera en 1983. Dans cette salle lumineuse de l'école des Beaux-Arts, c'est la première fois qu'ils se rencontrent. Et, en ces temps de confusion, ils ont des choses à se dire. Entretien autour de cette question: où en est l'idée de gauche aujourd'hui?

Qu'est-ce que signifie pour vous être de gauche ?

Pierre Bergounioux. Toute mon espérance. Le vieux rêve qui a dû naître dans les casernes d'esclaves à l'Antiquité et qui a été repris par tous les humiliés et tous les opprimés, et dont je me sens comptable.

Yves Pagès. Sans aller aussi loin, je pense à l'immense fosse commune de la révolution industrielle: ce labeur accumulé de façon assez sauvage, je m'en souviens encore. J'ai plus d'attachement pour le socialisme ouvrier, libértaire, et de l'admiration pour les intuitions géniales de Marx. Il y a le constat terrible que de toute cette effervescence théorique, pratique, la gauche actuelle, et la gauche de la gauche, ont fait table rase pour se contenter d'un discours humanitaire, compassionnel, de bonne dame patronnesse.

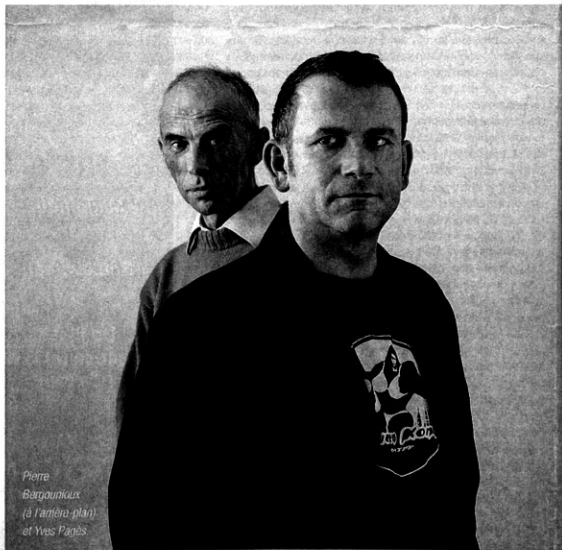
P.B. Nous sommes faits pour être les légataires de cette chose qu'il nous est extrêmement malaisé de supporter l'injustice. Un des traits distinctifs de notre arbitraire culturel est de poser l'égalité, le fait que nous ne distinguons pas. Nous avons cela en germe dans le christianisme, il trouve un très émouvant interprète en la personne de Rousseau, est porté à la tribune par les géants de la Convention et continue sa course jusqu'à nous. Et il me semble, lorsque je consulte mon cœur, que j'en

Dans le contexte actuel de crise, « Transfuge » a organisé un face-à-face sur la question: que signifie être de gauche ? Pour débattre, il a fait se rencontrer deux romanciers de générations différentes, Yves Pagès et Pierre Bergounioux.

perçois les frémissements dans mes plus intimes fibres. Cette dimension historique, par bonheur, n'est pas morte.

Y.P. Au supermarché, n'importe où, on peut assister à des scènes d'humiliation,

de coercition, qui me sont insupportables, mais cette dimension de l'affect est une question complexe. Car, au revers de cela, l'émotion peut être, sur le champ politique, une peste: la foule révolutionnaire peut devenir lyncheuse, il peut y avoir une sorte d'abjection ou une surenchère de radicalité.



Pierre Bergounioux (à l'arrière-plan) et Yves Pagès

LE FACE RE DE GAUCHE ?

YVES PAGÈS

On a pourtant l'impression qu'au cœur du discours de la gauche, on trouve plus l'émotion, l'indignation, que la proposition d'un projet commun...

P.B. Pour parodier Kant, on a affaire à de la sentimentalité pure, sans concept. En l'espace de cent cinquante ans, toute l'intelligence du monde s'est trouvée aux mains des forces de gauche. Armés d'une théorie marxiste et matérialiste, les penseurs communistes se considèrent comme les premiers dans l'histoire de l'espèce à avoir une prise réelle sur le cours des événements. Les mêmes hommes qui prennent le contrôle de l'histoire du monde en 1917 perdent en trente ans toute cette clairvoyance merveilleuse et font du socialisme cet objet d'horreur qu'il peut devenir entre les grosses pattes sanglantes de Staline. J'en suis le témoin rétrospectif, accablé et désespéré.

Y.P. Je ne partage pas vraiment ce deuil. Je suis d'une génération qui, même de façon minoritaire, a lu Deleuze, Foucault, les situationnistes, Agamben, la pensée des autonomes italiens. Aujourd'hui, on a de nouveau une extraordinaire effervescence de la pensée critique qui vient des années 60. Mais, pour moi, la tache de sang intellectuelle de la gauche de gouvernement, c'est la marche des Beurs de 1983 et la récupération de ce magnifique élan associatif. Julien Dray, Mitterrand, Pierre Bergé ont ethnicisé des choses qui étaient urbanistiques, sociales, liées à la mémoire de l'immigration, à l'histoire de leurs pères qui avaient bossé comme des chiens pour vivre dans des zones de transit ou des Algeco. Toute cette mémoire aurait dû se parler. SOS Racisme en a été l'étouffoir. La gauche de gouvernement a raté parce qu'elle n'a pas compris le problème de l'immigration comme un problème social intérieur. Et nous volait avec une génération perdue.

P.B. Oui, il y a une période de confusion qui me semble coïncider avec la fin des années 70 que je regarderais comme la défaite simultanée sur la scène du monde de ce qu'on tenait pour les trois composantes du mouvement progressiste : les pays socialistes, la classe ouvrière et les mouvements de libération nationale. Le bloc socialiste impose. Par suite de cette défaite et de la confusion mentale qui en est résultée, l'infinité de choses qui ont vu le jour dans cette même période ont été ignorées, ce qui explique les confusions, les déboires. Et je me mets au premier rang de ceux qui n'ont pas vu que quelque chose était en train d'émerger.

N'est-ce pas l'évolution rapide du capitalisme qui empêche une pensée de gauche de se structurer, en rendant les notions de classes, de prolétariat de plus en plus complexes et fluctuantes ?

Y.P. Il y a deux ou trois effets de brouillage. Les années 80 ont consisté en une puissance de récupération extraordi-

naire du capitalisme postmoderne. Le capitalisme a muté. Il y a des modes de désacralisation des formes anciennes du travail qui ont eu lieu dans les têtes, et qui ne sont pas à regretter. Le capitalisme a capté ces désirs. Il y avait dans l'ouvrierisme léniniste puis stalinien une étrange part d'adoration du dieu Travail. Quelle a été la réponse de la gauche à l'émergence du travail discontinu et du chômage de masse ? L'assistantat et la compassion. Dans cette précarité, il y a une part subtile, celle du corvéable postmoderne, polyvalent, mobile, stagiaire, chômeur, intérimaire. Mais je suis politiquement contre toutes les réponses de l'ordre de la stigmatisation ou de la nostalgie invoquant le plein-emploi des Trente Glorieuses.

P.B. Il y a en effet un déficit intellectuel de la gauche, qui tarde à admettre que les modèles sur lesquels elle a vécu pendant un siècle ont été disqualifiés par le cours des événements, et qui peine à prendre en compte ce qui émerge de façon inattendue. Lorsque les socialistes accèdent à la présidence en 1981, trois années leur suffisent à marginaliser ce qui représentait la force principale de la gauche. Ceci n'a pas vraiment été digéré. Une nouvelle tactique de gauche reste encore à élaborer.

Cette nouvelle tactique, qui s'opposerait à ce nouveau brouillage, n'est-elle pas compliquée par la puissance de séduction de la pub, de la mode, de la consommation... ?

Y.P. Il faudrait peut-être parler politiquement de la puissance mentale audiovisuelle d'irradiation de nos cerveaux avec beaucoup de conneries, ou des effets, dans le travail, de stimulation et de motivation où il y a des parts de coercitions. On l'a fait au début des années 70. La gauche aujourd'hui n'a rien à dire sur

le fait qu'on est le pays champion du monde de consommateurs de psychotropes, sur la surconsommation, ou le loisir comme consommation permanente. On assiste au grignotage de l'économie marchande, comme si tout ce qui ne lui appartenait pas devait disparaître.

P.B. La marchandisation des valeurs, c'est la question ! La France a occupé longtemps une position délicate, à mi-chemin de cet arbitraire culturel d'origine anglo-saxonne qui fait du gain pécuniaire l'action fondatrice du vouloir pratique. C'est la formule de Max Weber. Pendant longtemps, en France, nous qui sommes issus d'une société aristocratique, avons regardé avec beaucoup de mépris quiconque possédait que l'argent était une valeur en tant que telle. Jusqu'à Mitterrand, qui aimait se faire photographier lisant un livre de Gracq, les lettres et la culture restaient une valeur supérieure. Aujourd'hui, cela disparaît. Et à ce calcul des chances de profit sans considération d'autre valeur, s'ajoute l'altération, pour le dire avec euphémisme, du facteur subjectif.

Ce constat est plutôt pessimiste...

Y.P. Je ne voudrais pas être pessimiste. Tous les modes de socialité ont été déracinés par le capitalisme, y compris la famille. Il faut être attentif aux nouvelles choses qui reconstituent du lien ailleurs, à l'inventivité langagière, à la mise en circulation de cultures communes. Je rencontre des jeunes gens qui ont entre 15 et 25 ans. Ils ne sont pas que des cobayes marketing, de la chair à un boulot précaire et pseudo-motivant. Ils ne sont pas complètement dans l'acceptation de l'ordre des choses et n'en pensent pas moins !

P.B. Ils ont un cœur et de l'aube à leur cerveau, ce qui fait que tout l'espoir du monde est encore permis. •

L'HUMANITÉ DES DÉBATS. INTELLECTUELS

Un chantier à ciel ouvert et pourtant clandestin PAR YVES PAGÈS, ROMANCIER ET ÉDITEUR (*).

Les intellectuels inféodés à un parti, compagnons de route ou éternels pétitionnaires, ont pris du plomb dans l'aile depuis la fin des années 1970. Ils font aujourd'hui figure d'épouvantails, sinon de baudruches à bout de souffle. D'où le repli actuel des écrivains, entre autres, hors des débats d'idées publics, monopolisés par des experts diplômés en sciences politiques ou des consultants autoproclamés. La nature ayant horreur du vide, une nouvelle génération d'artistes engagés est aussitôt venue combler la place vacante, en tenant le haut du pavé télévisuel, je veux parler des stars de l'humanitaire au sens large, fuyant les enjeux trop conflictuels ou complexes pour s'en tenir à un parrainage émotif, compassionnel, bref purement caritatif. Voilà pour le constat à très gros traits qui pourrait facilement m'entraîner sur la mauvaise pente : une nostalgie à courte vue, regrettant les bons vieux manichéismes d'antan ou, pire encore, une déploration paternaliste de la défaite de la pensée aux relents néoréactionnaires.

Pourtant, il n'y a pas là que des motifs de tristesse. Se débarrasser de tout surmoi militant et s'assumer dans ses actes de création comme un électron libre n'empêche en rien de se poser de front des problèmes esthétiques et éthiques, de faire résonner le réel dans les fictions qu'on produit ou, mieux encore, d'y introduire de la pensée critique, loin des anciennes voies trop étroites d'une littérature à message. Pour ma part, les vases n'ont jamais cessé de communiquer entre ma réflexion sur l'état du monde et mon travail d'écriture, à ceci près que les contradictions que je décèle à l'extérieur, je sais qu'elles me traversent, qu'elles passent par moi, et que c'est même à partir d'elles que chaque livre peut advenir, non pas à partir d'une conviction préétablie, mais d'une zone de trouble, d'ambivalence, qui me remet aussi en cause.

En ce sens, la politique n'est pas absente de la création artistique actuelle, mais elle est comme un chantier à ciel ouvert et pourtant clandestin, un « work in progress » qui soulève des questions encore inapparentes, arpente des angles morts de la question sociale, se joue des dogmes qui se terrent dans nos moules verbaux. Cette intériorisation du politique dans les oeuvres n'est pas spectaculaire ou immédiatement assignable à tel ou tel courant d'idées, même si elle doit beaucoup aux marges de la pensée théorique (depuis les situationnistes jusqu'à Deleuze en passant par Agamben ou Rancière). Elle me semble surtout à l'image de la mutation des formes d'agitation, d'implication ou d'intervention parmi les nouvelles générations concernées (précaires, intermittents, sidéens, usagers des drogues, sans-papiers, etc.) : réappropriation directe de la parole, partage des savoirs pour l'affirmation d'une expertise collective, usage solidaire des espaces de gratuité non-marchand, refondation du collectif à partir des vécus subjectifs, refus du misérabilisme victimaire, valorisation des expériences locales, suspicion envers tous les filtres médiatiques. Je survalorise peut-être ces pratiques émergentes, très minoritaires, parfois presque inaudibles, mais je pressens, dans leur doute et leur inventivité, un écho à mes propres recherches de sens et de forme langagière.

(*). Dernier ouvrage paru : le Soi-disant, Éditions Verticales.

ALTER ÉGAUX & CO

PARYVES PAGÈS

Mon semblable, mon frère, ce nègre qui me sert de prête-main, désirerait faire son autocritique. Oui, il y a en moi un moine copiste dont l'âme encapuchonnée attend l'heure de la confession publique, un recycleur sélectif impatient de faire le tri entre le bon grain d'autrui et l'ivraie intime, un imitateur indélicat sur le point d'expier ses voix de fausset à la source, mais comme parmi cette bande d'avatars, tous sont d'une timidité crasse, je vais essayer de m'en faire l'interprète. Foutus alter égaux et imposteurs clandestins ! Me voilà contraint de demander pardon à leur place, de prendre sur mon compte propre chaque détournement de fonds typographiques, rapine textuelle, usurpation d'identité sans copyright ni guillemets. Heureusement, c'est du plagiat si bénin qu'on dirait presque... rien.

À peine cinq six flagrants délits d'effraction littéraire, touchant des œuvres plutôt marginales d'auteurs assez bas sur l'échelle Lagarde et Michard des sommités à plumes. Pas de quoi grimper au rideau, ni au pinacle ni sur l'échafaud ; que les puristes de la propriété intellectuelle se rassurent. Parmi les rares crimes qui m'imputent vraiment, ou

plutôt qu'on m'importune souvent, ou alors dont ils m'importent peu, même si j'en perds jusqu'à ma syntaxe de base, mais justement c'est bien preuve que ma bonne foi n'est pas en cause, sauf que si, attention là, ça finirait par ressembler à du sophisme pré-socratique. *Mea maxima plagiat.*

Donc, ces pauvres crimes lèse-littérature, de qui ou quoi s'agit-il ? Allez, vidons le sac à malices. J'ai picoré de maigres passages de *Notre Métier D'amant - Confidences d'un séducteur moderne* du lettriste Isidore Isou dans mon premier roman ; j'ai parasité quelques poux derrière la tête du *Requiem des innocents* de Calaferte dans *Les Gauchers* ; en le soumettant au ridicule de ses pires traducteurs ; j'ai raconté l'histoire d'un agent de liaison par pigeons voyageurs à l'image d'un certain Armand Robin dans *Plutôt que rien* ; j'ai retourné à ses

« C'est touchant "l'à manière de" qu'ils besognent tous, les professeurs... Ils se copient tous, forcément... Ils ont trop fréquenté les classes... C'est leur métier d'être dans les classes... Et qu'est-ce qu'on apprend dans les classes ? À se toucher, et puis à se copier... Tous les postulants goncourteux se copient tous, c'est inévitable ! »
Céline, Entretien avec le Professeur Y.

« Je ramasse à droite et à gauche tout ce qui me plaît pour l'entasser dans mon nid. Le problème, c'est de remuer toutes ces choses hétéroclites jusqu'à ce qu'il en sorte un livre. »

• Michel Tournier, entretien avec Jean-Louis de Rambures.

dépend la distanciation brechtienne dans *Labo-Lubbe*, une pièce sur l'incendiaire du Reichstag ; j'ai paraphrasé quelques « impératifs » catégoriquement mal traduits d'Emmanuel Kant et récrit en pire un article de *Paris-Match* signé par l'ancien secrétaire de Jean-Sol Partre, le premier néo-réac Jean Cau dans *Le Soi-disant...*

Et je dois en omettre d'autres, péchés ici ou là, de plus bénins encore. Même si, mégalomane secrète oblige, j'ai aussi tenté d'espérer d'arriver un jour à faire mon Jacques le fantaisiste, mon Pécuchet de boulevard, mon Bardamu sur le zinc, mon Zazou dans le métro, mon Barthes post-cryptologique et autre droit d'inventaire à la Perec. Mais un abîme plus vertigineux

• encore s'ouvre sitôt que j'interroge les pièces rapportées
• qui de longue date m'inspirent, ces bribes de trottoirs
• bruissant de paroles inattribuables, ces graffiti d'humeurs
• éphémères, ces cahiers d'intentions de prières de la Cha-
• pelle Saint-Rita, ces affiches de films classés X datant des
• seventies sur le boulevard Sébastopol, ces récits d'expé-
• rience de laboratoire aux cobayes si familiers, ces effets
• secondaires de posologie médicamenteuse, ces extraits
• de règlement bureaucratique désopilants à leur insu, ces
• cartes de visites à la syntaxe maraboutée, ces dépositions
• circonstancielles de police, toute cette non-littérature grise,
• circonstancielle, dyslexique et d'origine incontrôlable et
• qui, une fois repassée dans ma chambre d'échos, s'invente
• des issues de secours, des lieux-dits, juste un bouche à
• oreille qui me traverse de part en part, un « je » d'enfant qui
• dit « nous » « vous » « ils » ou « elle », enfin rendu au grand
• ensemble flou de ses pronoms d'emprunt.

* YVES PAGÈS

NÉ EN 1963. A EXERCÉ PLUSIEURS MÉTIERS. A ÉCRIT DES ARTICLES, UN ESSAI, DES FICTIONS RADIOPHONIQUES ET UNE DIZAINE DE ROMANS. TRAVAILLE AUX ÉDITIONS VERTICALES QU'IL DIRIGE DEPUIS LE DÉPART EN RETRAITE DE BERNARD WALLET. A UN SITE INTERNET, OÙ L'ON PEUT PASSER QUELQUES HEURES... WWW.ARCHYVES.NET

DERNIER LIVRE PARU : LE SOI-DISANT, VERTICALES.